

Siège d'Allègre en 1593, les équipements militaires de l'époque.

Après avoir présenté, dans un premier article, une biographie de Charles-Emmanuel de Nemours et avoir mis en évidence sa logique de prise du pouvoir avec, comme objectif, de se créer un Etat en marge de ces luttes intestines issues du huitième épisode des conflits politico-religieux dans la France de la Renaissance, nous allons nous pencher sur l'armement de ces troupes composées d'acteurs divers.

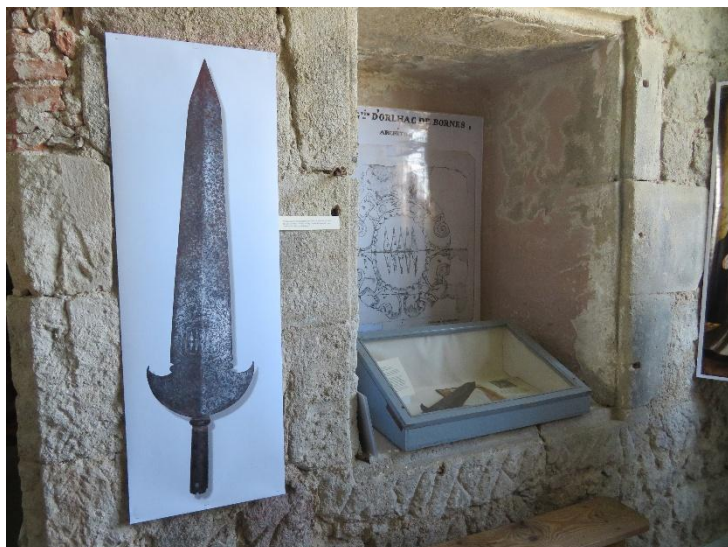
Au mois de mars 2021, le bureau de la Société Académique du Puy-en-Velay nous a confié pour la restaurer un fer de pertuisane retrouvé au Monastier et ayant équipé le Suisse. En témoigne un tableau le représentant. Ce fer d'arme d'hast était rouillé. Suite à notre travail de restauration, il a révélé des motifs exceptionnels que nous avons étudiés et publiés.



En résumé, cette pertuisane d'apparat devait équiper le capitaine de la garde d'Antoine de Saint-Nectaire, Evêque Comte du Puy, contemporain également de l'épopée du Duc de Nemours en tant que chef de file des Ligueurs. Nous avons mis en évidence et reproduit des représentations symboliques, inédites sur ce type de support :



Outre le blason de Saint-Nectaire, nous retrouvons le combat d'un oiseau prédateur de serpent s'attaquant à un reptile sur une face et sur l'autre la victoire du serpenteaire. A cette époque de conflits religieux, il s'agit vraisemblablement d'une victoire du bien sur le mal. Le serpent représentant soit les Protestants soit les Ligueurs car l'Evêque du Puy a, dans un premier temps, combattu les premiers pour être assiégé par les seconds dans son château d'Espaly dès l'été



1589. Il décédera en 1593 au Monastier.

Cette pièce historique a tout d'abord été exposée en juillet 2021 à Monistrol-Sur-Loire au château des Evêques avant d'être ensuite conservée au musée « *Les Trésors du Monastier* ». Pour en savoir plus sur cette recherche, vous pourrez consulter en annexe sa publication dans le bulletin 2023 de la Société Académique.

Lorsqu'on s'engage dans une recherche, l'expérience montre souvent une suite imprévue. C'est ainsi que nous avons découvert lors d'une vente aux enchères en l'étude Casal au Puy, le 25 novembre 2021, deux hallebardes complètes, de bonne qualité et dans leur jus - expression commune qui signifie qu'elles étaient intouchées depuis la mise hors circuit à l'époque. Ces deux armes d'hast sont dites à lanterne, une de troupe, l'autre d'officier. Exceptionnellement complètes, avec leurs hampes protégées par de longues attelles ainsi que leurs sabots.





D'après la seule l'information donnée par le commissaire-priseur, elles avaient appartenu à une famille de la noblesse de la région de Pradelles et avaient servi de support de tentures dans leur demeure. Ceci les avait sauvées car il est peu fréquent de retrouver ce type d'arme intacte. Une particularité qui a attiré notre attention, c'est qu'elles étaient toutes les deux inscrites de blasons identiques et réalisés avec la même matrice. Il était possible de déterminer l'origine de leur provenance. Nous avons acquis un exemplaire, celui

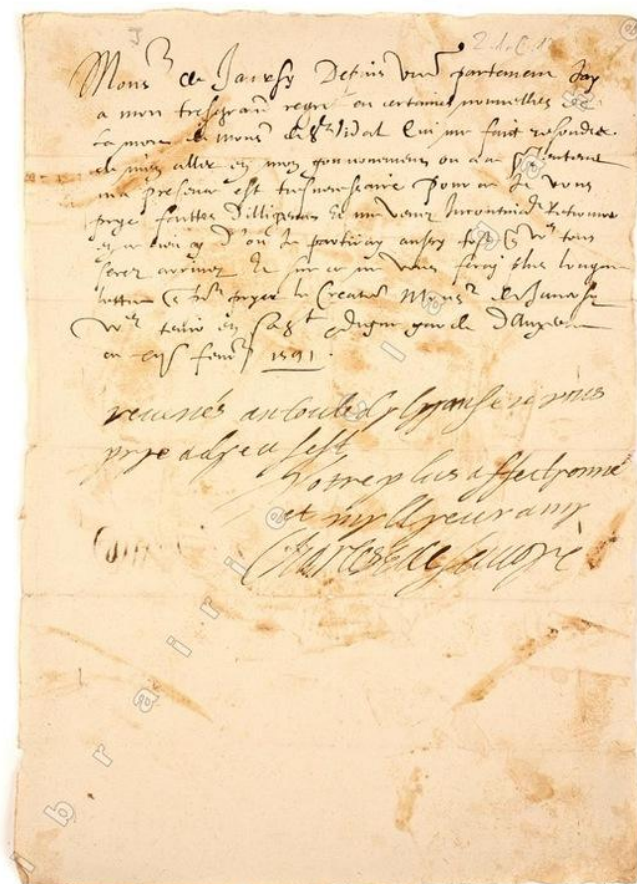
d'officier et après 33 heures de travail minutieux de restauration, nous avons eu le résultat suivant :



La recherche autour du blason a porté ses fruits. Il s'agit d'armes de l'arsenal de la ville libre de Genève sous Calvin... Nous en avons eu confirmation suite à nos échanges avec la responsable du département des armes et armures du musée.

Le Duc de Nemours était également Duc de Genevois. Il était confirmé qu'il avait engagé des mercenaires suisses. En principe, ces armes appartenaient à la milice de la ville libre et calviniste de Genève. Comment se sont-elles retrouvées en Haute-Loire ?

Il est vraisemblable qu'elles aient fait partie de la garde personnelle de Nemours, vu leur niveau de qualité. Leur morphologie les situe bien au dernier quart du seizième siècle.



Ci-dessus, une représentation d'Antoine de la Tour, Seigneur de Saint-Vidal et à droite une lettre envoyée par le capitaine et chef de la garde du Duc de Nemours, François de Gauville, Seigneur de Javersy, bras droit du Duc et homme de confiance qui lui annonce par ce pli la mort du sire de Saint-Vidal, le 12 février 1591. De la main de Nemours : « *reuenés en toute dygylance je vous prie a Lyon, s'est votre plus affectionné et meyllleur amy. Charles de Savoie* » Librairie ancienne Clagahé - LYON



A gauche, l'exemplaire de troupe, portant le même poinçon, le tout dans sa patine, vu la qualité du fer forgé, l'ensemble a été protégé. En général, les armes d'hast sont peu étudiées et ont surtout servi de trophées et de panoplies pour habiller les murs des châteaux, surtout au 19^e siècle, au point qu'elles ont été copiées ou emmanchées sur des hampes d'occasion.

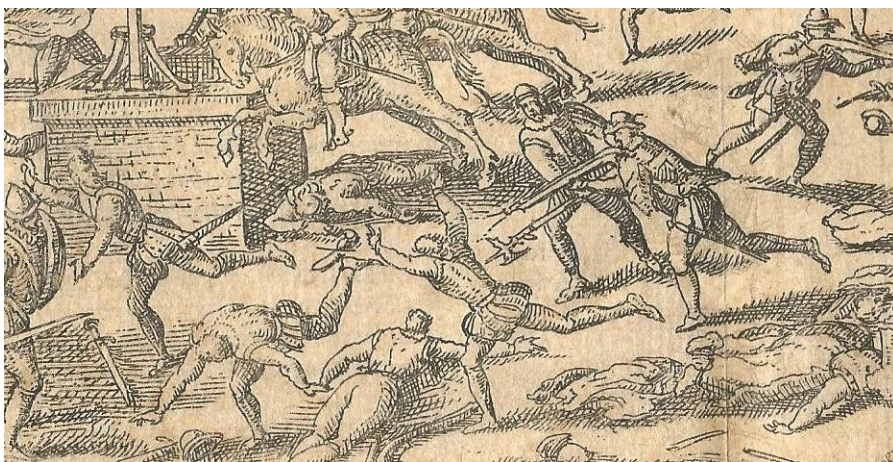
Les unités utilisant ce type d'arme capable de tenir l'ennemi à distance, de désarçonner les cavaliers et de les occire à l'aide de la pointe, de parer les coups d'épée. C'était, par exemple, les gardes des villes pour le guet.



Le sergent, bas officier, se servait de sa hallebarde pour « serrer les gens » d'où le nom de sa fonction : participer à des « montres » - si on lit le commentaire sous le dessin - consistait à se rassembler pour des revues à des fins de contrôles militaires. Ce dessin est tiré des mémoires d'un



bourgeois du Puy – Jean Burel - qui a écrit un journal lors des guerres de religion et a réalisé notamment quelques illustrations pour documenter ses propos. En consultant des gravures d'époque, nous pouvons constater l'usage de la hallebarde lors des incursions dans le milieu urbain. Ci-dessus « Assassinat de Brisson, avocat au Parlement à Paris le 15 novembre 1591 ». Ci-dessous, le détail de la prise de la ville d'Anvers en 1583 par le Duc d'Anjou. On peut y voir l'utilisation de fortes épées, d'arquebuses portatives avec mécanismes à mèche. Armement que l'on peut retrouver lors du siège d'Allègre.



Extrait d'une gravure d'époque propriété de l'auteur.

A la fin du 16^{ème} siècle, les hallebardiers avaient essentiellement une fonction de garde seigneuriale. Suite au déclin de l'armure vu la progression de l'arme à feu portative, dans le cadre du combat rapproché, elles restent efficaces pour contrer et éviter les blessures provoquées par les armes blanches.



Hallebardier Imperial



Ci-dessus un ensemble composé d'une cuirasse de piquier ou d'halberdier associée à deux fers de hallebarde retrouvés en Haute-Loire et restaurés par nos soins. Celui de droite a été retrouvé dans les fossés du château de Cusse dans la région de Paulhaguet et porte des traces très nettes de combat violent qui ont arraché le fer de sa hampe. La production de ces armes d'hast venait essentiellement d'Italie du Nord via le marché lyonnais, plaque tournante européenne.



Autres équipements : les armes à feu portatives. On peut le voir sur les gravures d'époque : il s'agit essentiellement d'arquebuses à mèche de type pétrinal, avec crosse recourbée qui permettait aux cavaliers de l'appuyer sur leur cuirasse pour le tir. Les systèmes de mise à feu par mécanismes à rouet équipent surtout les mercenaires germaniques qui s'approvisionnent dans les centres armuriers comme Nuremberg. Il faut prendre le temps de charger ces armes et tenir compte des conditions météo car la poudre noire composée de charbon de bois, de salpêtre et de soufre est très sensible à l'humidité et au lieu d'exploser peut

faire long feu. Utilisées en plein combat de ville elles servent souvent de massue et se retrouvent inutilisables.



Ci-dessus, un rare exemplaire exposé au musée d'Art et d'Industrie de Saint-Etienne. Cette pièce a été retrouvée dans les ruines du château de Saint-Priest proche de Saint-Etienne. Comme on le voit sur des gravures d'époque, cette crosse n'est pas épaulée et la plupart du temps elle est tenue comme un pistolet. Ci-dessous plusieurs réserves à poudre de la fin du seizième siècle.



Celle en fer provient d'Italie du Nord, les autres exemplaires, plutôt germaniques, sont en bois de cerf ciselé ou en corne de bovidé. Certaines comportent un crochet de ceinture pour la facilité du transport et sont associées à un pulvérin, récipient plus petit, qui contient une poudre plus fine destinée à fournir l'amorçoir qui, grâce à la mèche transmettra le feu à la chambre du canon. Ces armes, utilisées en plein stress de combat, sont en



réalité peu efficaces car les opérations pour les recharger sont délicates. Ce sont les armes blanches : fortes épées, rapières, dagues qui seront surtout employées pour le combat rapproché. De gauche à droite, un armet français de bonne qualité, une dague à anneau utilisée également pour le combat à deux mains avec la rapière. Une forte épée de cavalerie, lame italienne signée Sacchi, monture semblable à l'épée des gardes de Munich, une épée de ville multibranches avec lame allemande signée de Munich. La cavalerie lourde porte toujours l'armure, la lance et la forte épée. Pour se protéger des armes à feu, certaines parties, dont les cuirasses sont renforcées et éprouvées au tir d'arquebuse afin de témoigner de leur qualité.

Apport de l'artillerie.

Nous n'avons pas encore relaté les événements du siège mais nous savons que l'artillerie a joué un rôle important dans la capitulation assez rapide des défenseurs.

Les pièces d'artillerie mobiles de cette époque sont assez rares. La plupart du temps, elles ont été fondues pour être recyclées.

Nous avons contacté le musée de l'Armée à PARIS, en tant que membres de la SAMA et le responsable de la section d'artillerie a effectué une recherche adaptée à notre contexte.

« La particularité du siège d'Allègre est d'avoir été conduit par le Duc de Nemours dans le cadre de la Ligue catholique. Officiellement celle-ci n'a pas accès aux ressources de l'artillerie royale, même si la réalité du terrain peut venir me contredire. »

Voici ci-dessous la suite de la réponse du lieutenant-colonel Philippe Guyot Conservateur au Département Artillerie (avril 2022) :

« Je me contenterai de vous présenter le seul exemple de canon connu au titre de cette ligue, celui du 55^{ème} abbé de Cluny, Claude de Guise (fils naturel du duc Claude 1^{er}, coadjuteur puis abbé de Cluny 1574-1612).

Ce canon de 4 livres est inventorié 2012.0.456 et N107 (ancienne cotation). Il mesure 2,84 mètres de long, pèse 659 kilogrammes et a été fondu à Cluny en 1590, donc au plus fort de la seconde ligue. Il porte de nombreux symboles ou inscriptions relatifs à la famille de Guise, à l'abbé de Cluny et à la catholicité :

- Armoiries de Claude de Guise sur le premier renfort.*
- CLAVDIVS.A. GUIZIA.ABBAS. / CLVNACENSIS.FIERI / FECIT.AO.DNI.1590 dans un cartouche sur le second renfort avec une fleur de lys à proximité*
- PROTECTOR.MEVS / ET. REFVGIVM / MEVM.ES.TV dans un cartouche surmonté d'un Christ en croix et de la double croix de Lorraine, au départ de la volée*

Fondu en 1590 avec le bronze des cloches des barabans de l'église abbatiale de Cluny, ce canon arme le château de Lourdon, refuge des moines de l'abbaye de Cluny en période de troubles, que Claude de Guise a fait restaurer en 1586.

En 1593, ce canon permet au château de Lourdon et aux Ligueurs de résister à l'assaut nocturne de troupes d'Henri IV.

Je vous joins un dessin à l'échelle de cette pièce ainsi que le relevé de l'ensemble de ses marques.

Vous en trouverez aussi une photo sur le site Internet de la réunion des musées nationaux :

<https://www.photo.rmn.fr/CS.aspx?VP3=SearchResult&VBID=2CMFCILDVUWYF&SMLS=1&RW=1920&RH=938#/SearchResult&VBID=2CMFCILDVUWYF&SMLS=1&RW=1920&RH=938&PN=2>

Ce canon qui présente de nombreuses petites imperfections de fonte est le témoin de fonderies éphémères dont la production de canons n'était pas la spécialité. De plus, l'utilisation des cloches présume d'un bronze à teneur peu adaptée au tir prolongé (pas assez d'étain, trop de laiton).

Il n'en reste pas moins que sur un usage peu intensif (canonnade courte ou établie sur un rythme lent de l'ordre d'un coup toutes les dix minutes), ce canon peut parfaitement faire l'affaire.

On sait qu'ainsi à Lourdon les hommes de Claude de Guise ont pu tirer de « bonnes salves » durant quelques minutes pour mettre en fuite les assaillants (référence : Buché de la Bertillière, Bibliothèque nationale de France. Manuscrits. Nouvelles acquisitions françaises, n° 4336, page

101, cité par l'Abbé Léonce Raffin, *Une forteresse clunisienne, le château de Lourdou, in Annales de l'académie de Macon*, 3^{ème} série, tome X (2^e partie), 1910, page 201).

Son appareillage était réalisé sur un système d'affût, tracté derrière un avant train hippomobile qui, sans atteindre la mobilité connue sous le 1^{er} Empire, n'en reste pas moins très acceptable : 25 à 30 kms par jour.



Vue d'une reconstitution d'affût de la fin de la Renaissance, château de Muroi 63
(référence : <https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/palissy/PM63001929>)

Sa portée totale était de l'ordre de 600 mètres, avec une efficacité certaine sur des murs aux alentours de 200-300 mètres (selon la solidité du mur visé).

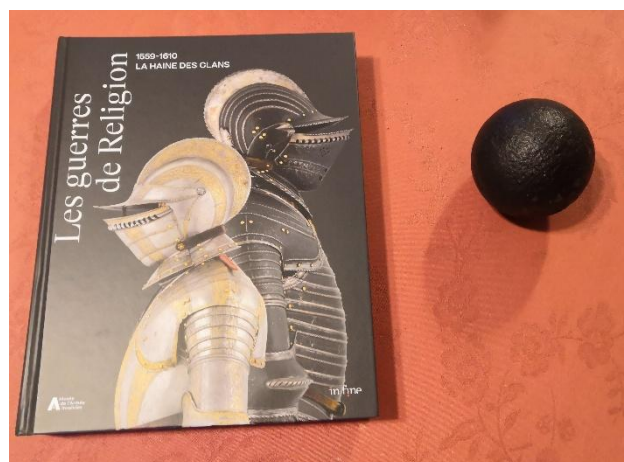
Toutefois, il faut tempérer l'ampleur des dégâts du fait du petit calibre de la munition tirée (2 kilogrammes, 87 à 90 mm selon la date de fabrication). »



88 mm, poids de 854 gr. La matière est de la fonte assez poreuse qui correspond à l'époque. C'est une piste, mais il serait nécessaire de découvrir d'autres boulets pour confirmer cette trouvaille.

Ci-contre le canon de Claude de Guise.

Dans le cadre de la réhabilitation du jardin de l'hôtel du Bailli, lors de l'arrache d'une souche d'arbre, notre secrétaire, Maguy a découvert dans la cavité un boulet de canon que nous avons remis en état et qui correspond au calibre de ce canon des Ligueurs de Cluny, soit



L'ouvrage de Mariéjols – 1938 – Charles-Emmanuel de Savoie, duc de Nemours, Gouverneur du Lyonnais, du Beaujolais et Forez cité dans notre précédent article dédié à la biographie du Duc, montre que le gouverneur de Lyon a accès aux pièces d'artillerie de la Ville ainsi qu'aux réserves de poudre et munitions.

Page 110 :

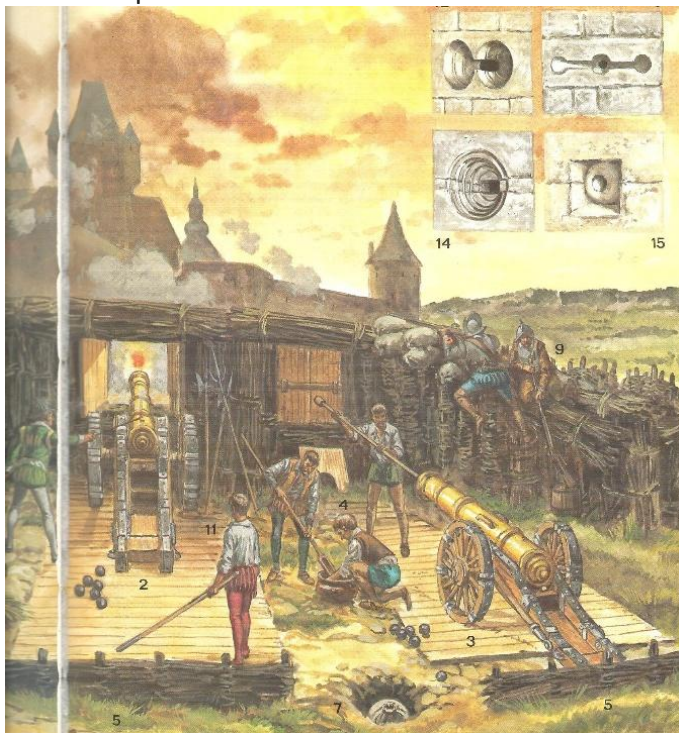
« Lyon était aussi un grand centre d'approvisionnement en munitions de guerre. François I^{er} avait acheté le domaine de la Rigaudière et y avait fait bâtir, pour loger les poudres et projectiles, ce qu'on a appelé plus tard le « petit Arsenal ». Quand Charles IX fit construire la citadelle de Saint-Sébastien, on y transporta l'artillerie de la ville et on y installa une poudrière et des ateliers de réparation d'armes. Il est possible qu'après le rasement de la citadelle, l'artillerie et les munitions aient regagné le petit arsenal ou l'arsenal des Cordeliers.

C'est de ces dépôts que Lyon tire ses moyens de guerre et ceux qu'elle fournit aux villes ligueuses qui forment avec elle une sorte de fédération. »

La forteresse de Saint-Vidal hyper-défendue par une multitude de bouches à feu et qui avait résisté aux assauts d'artillerie d'Henri IV (12 juillet 1591) a pu fournir du matériel au Duc également, en témoigne ce retrait de 118 charges de poudre et boulets retirés la même année par les Ligueurs du Puy avec l'autorisation de Claire de Saint-Point veuve d'Antoine de Saint-Vidal.

Ref. Jean-Léandre Romain Truchard Du Molin, *Les Baronnie du Velay*, éd J.B. Dumoulin, 1870 ca 110 pages, P. 75.

Ce charroi tiré par des chevaux ou des bovins a dû utiliser les chemins parcourus par les convois muletiers, (les routes carrossables ne sont apparues qu'au 18^{ème} siècle) pour arriver de Saint-Paulien qu'il a saccagé et démantelé les murailles. La troupe est vraisemblablement passée par la Borie, Céaux d'Allègre, Courbières, Le Pinet contourner le Mont Bar et se positionner au sud de la Cité pour installer l'artillerie.



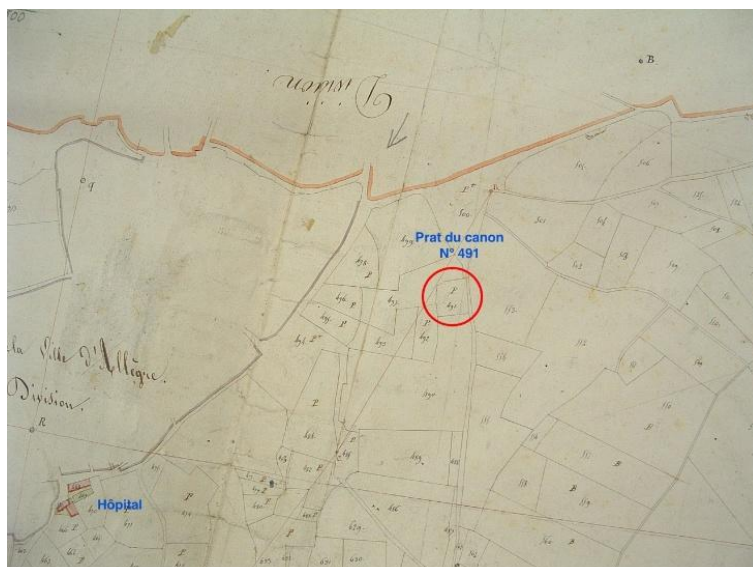
Ci-contre, une reconstitution d'un aménagement de l'artillerie fin du seizième siècle en vue d'un siège, par Liliane et Fred Funcken « *Le costume, l'armure et les armes au temps de la chevalerie* ». Le siècle de la Renaissance – Casterman- 1978.

Le terrain est mis à niveau, protégé par des fascines afin d'éviter les dommages provoqués par la riposte des assiégés. Cette réalisation a du prendre du temps ! Où se sont-ils installés ?

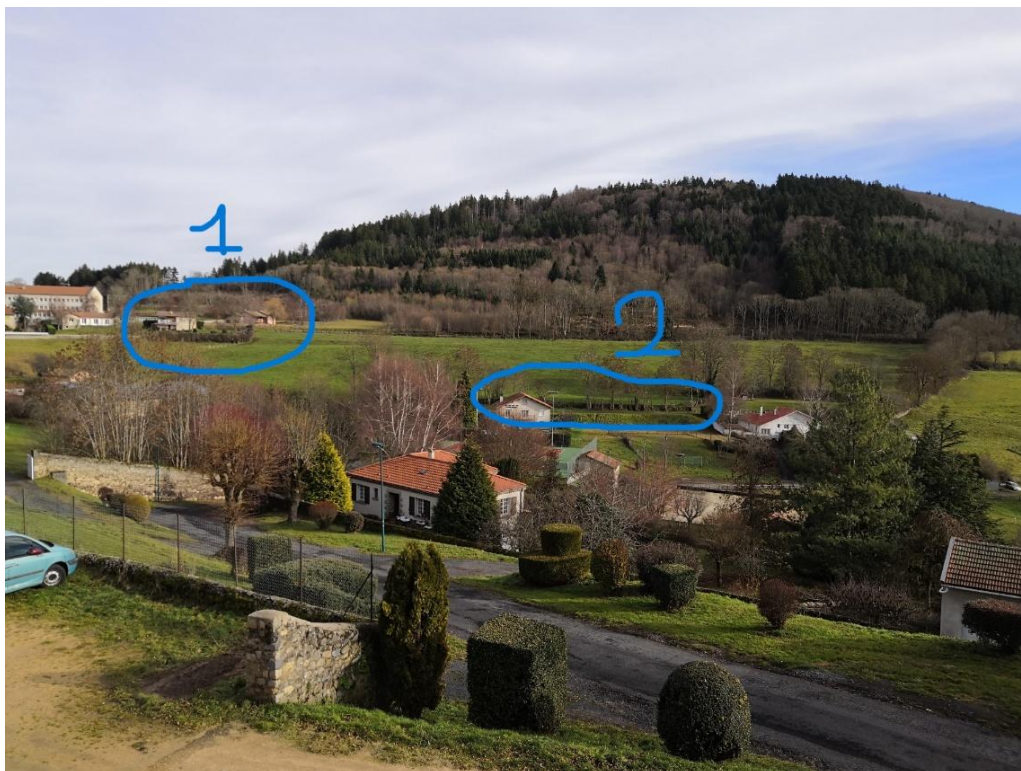


Nous avons repéré deux emplacements. Tout d'abord, un terre-plein conçu volontairement, au couchant du Mont de Bar et dont personne n'a pu nous donner d'explications. Il accueille actuellement le projet *cheminarbres*. Il a été quelquefois utilisé pour le feu d'artifice du 14 juillet... lieu prédestiné ! Nous pensons que plusieurs canons étaient installés à cet endroit car la vue sur l'ensemble de la cité est assez panoramique et actuellement, on pourrait dire très touristique, mais Nemours n'était pas un touriste comme nous allons le voir.

En « 1 » le pré du canon cadastré comme tel et qui devait accueillir plusieurs pièces d'artillerie, en « 2 » le tertre nivelé pour accueillir une autre batterie.



Pourquoi le « pré du canon » ? D'après nous, il visait la partie des murailles arrivant à la porte de Ravel, cfr le cliché suivant où l'on voit les restes de la tour d'angle et les restes d'une partie de la muraille en contrefort.

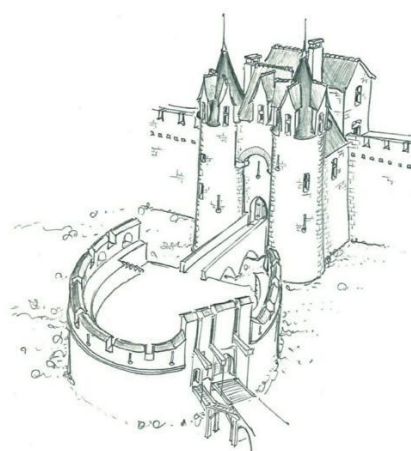


Ci-dessus les deux emplacements des batteries.

Surveiller cette partie, c'était veiller à une éventuelle sortie de troupe et peut-être contrer une



pièce d'artillerie qui aurait pu se trouver dans un ensemble fortifié qui devait s'étendre hors des murs, vu les vestiges actuels observés. Il ne s'agirait pas d'une barbacane mais d'un boulevard, c'est-à-dire une



extension de protection des portes principales réservée aux bouches à feu depuis les progrès de l'artillerie.

Reconstitution au Château de Montreuil – Bellay

Quelques informations sur les outils des canonniers :

L'officier responsable de la batterie disposait d'une dague graduée qui lui permettait de sélectionner les munitions en fonction du calibre des bouches à feu. Cette dague, qui était en outre un insigne de fonction, permettait d'ouvrir les gargousses, autrement dit les sacs en papier ou tissu contenant la quantité de poudre nécessaire pour un tir. Cette dague permettait de déboucher la lumière, l'ouverture qui permettait d'amorcer la charge et qui souvent se bouchait après plusieurs tirs. Au contraire, si l'ennemi risquait de s'emparer des précieuses pièces d'artillerie et les retourner contre ses adversaires, la dague permettait d'enclouer les lumières en y brisant la pointe pour la sertir dans l'orifice.



Un autre accessoire indispensable destiné à l'officier commandant la batterie : la pertuisane boutefeux.



Cette arme d'hast étrange dotée d'une partie en bronze à deux têtes de griffons, permettait d'y insérer une double mèche destinée à bouter le feu à la lumière de la culasse des canons. Elle est dotée d'un fer de lance qui pouvait contribuer à la défense du site lors d'une attaque de cavalerie ou au corps à corps. Par ailleurs, il s'agit d'un insigne de fonction que l'on retrouvera chez les bas-officiers de l'infanterie par la suite et ce, jusqu'au dix-huitième siècle. Il faut savoir que l'explosion des charges de poudre noire provoquait un nuage de fumée très épais. Cette pertuisane pouvait émerger de cette brume artificielle et permettre de discerner l'emplacement de l'officier. Ce rare exemplaire se trouvant également dans le musée de Philadelphie (the Cleveland Museum of Art) est français et

d'époque Henri IV.

Allègre, une place forte ? Pas tant que cela !

Quelles étaient les capacités de la cité de résister à une attaque ?

Il est difficile de répondre à cette question car nous n'avons pas de données objectives sur le nombre de défenseurs ni des armes dont ils disposent. Les archives de cette époque ont disparu, livres de comptes, etc...

Néanmoins, nous allons explorer quelques faits. Dans son ouvrage : **Histoire des guerres religieuses en Auvergne pendant les XVIème et XVIIème siècle**, André IMBERDIS, RIOM IMPRIMERIE Leboyer 1848, pour la réédition : ed Laffite Reprints 1983. Suite au massacre de la Saint-Barthelemy, les Huguenots partirent en campagne. On connaît les ravages des troupes du capitaine Mathieu Merle, de 1573 à 1577. Page 147 : « A Brioude, les religionnaires se rencontrèrent en nombre, et, de cette ville, partirent des corps qui tombèrent sur Paulhaguet, Roche-En-Regnier, Saint-Paulien et Loudes... »

« Le château D'Allègre offrit un asile redoutable aux religionnaires qui, sûrs de tout braver du haut de ses créneaux, se ruèrent sur les lieux voisins avec une audace qui n'avait pas encore eu d'exemple. Aussi, le premier soin des catholiques organisés fut d'en faire le siège, après avoir facilement occupé la ville où ils se trouvaient en forte majorité. Le château plongeait sur les dernières maisons qu'enfermait l'enceinte suivant le revers occidental d'une montagne élevée que domine le dôme de Bar... Les catholiques parvinrent à démanteler le château, mais ils perdirent leurs meilleurs soldats à cette entreprise. Le pays fut complètement saccagé... »

Comme l'écrit Michel Boy dans la préface de cet ouvrage, André Imberdis est avant tout un chroniqueur qui a eu le mérite de rassembler et commenter différentes sources de l'époque autour des guerres religieuses en Auvergne. Nous ne connaissons pas les sources de cette information de la prise du château d'Allègre.

Pour revenir à cet événement d'une prise du château par les protestants, vu la fureur de ceux-ci après le massacre de la Saint-Barthelemy, un cinquième épisode de cette guerre civile sera potentiellement ravageur dans la région.

Il a donc été possible, apparemment, d'investir le château par surprise. La cité d'Allègre n'est vraisemblablement plus autant surveillée et équipée qu'à l'époque de la guerre de cent-ans qui prend fin vers le milieu du quinzième siècle. Yves III n'est pas présent à Allègre à ce moment, il est prisonnier comme otage au château d'Heidelberg. Yves IV le remplacera et Yves III résidera par la suite au château de Meilhaud d'autant qu'il a été blessé lors de l'assaut d'Issoire avec les troupes royales et y passe sa convalescence. Son épouse, Jacqueline d'Aumont dont il est séparé, ne rejoindra le château qu'après sa mort suite à son assassinat en juillet 1577. Zones d'incertitudes qui contribuent à fragiliser la Place. Qui était capitaine du château ?

Emmanuel Grellet de la Deyte, p. 39 de son ouvrage « *Notes historiques sur Allègre (946-1789)* ») Saint-Etienne – 1942 livre le nom d'Armand de Vertamy, écuyer, capitaine-châtelain en 1554, marié à Claudine de Beraud de Bar. Nous n'avons pas d'autres indications sur qui dirigeait la

place à cette époque et nous mettons en doute que le château ait été démantelé, mais sans doute simplement repris.

Le second épisode, le plus relaté se passe le 8 août 1593. A cette période, le capitaine du château était Pierre Boutaud, écuyer, seigneur du Pinet, selon Emmanuel Grellet et selon Marcel Saby P. 90 « *Allègre et sa région au fil des siècles* », ed. De la Société Académique du Puy et de la Haute-Loire – 1976, il s'agirait de Guillaume de Lombard....

A cette époque, le Bailly de la cité était Pons Grellet, seigneur de Chabannes, lieutenant général, garde des sceaux du marquisat d'Allègre et gouverneur de la ville.

Les sources écrites de cet événement restent évidemment sujettes à caution suivant le point de vue de celui qui écrit. Jean Burel, un bourgeois du Puy spécialiste des faits divers de son temps et faisant partie des Ligueurs du Puy (qui le resteront jusqu'en 1596 alors qu'Henri IV est légitimé comme roi de France) donne une couleur des événements différente des auteurs des dix-neuvième et vingtième siècles.

Nous nous attacherons donc aux faits essentiels tels que Saby les reprend de façon épurée page 90 dans son ouvrage « *Allègre et sa Région au fil des siècles* », ed. De la Société » Académique du Puy et de la Haute Loire – 1976.

« Le 8 août 1593, le Duc de Nemours, Gouverneur du Lyonnais, Forez et Beaujolais, l'un des principaux chefs de la Ligue, vient mettre le siège devant Allègre, Le Maréchal d'Aumont, frère de la Marquise Jacqueline d'Aumont, étant l'un des chefs de troupes d'Henri IV. »

L'artillerie du Duc, installée au couchant du Mont-Bar, sur un terrain nivelé de main d'homme, bat pendant deux jours les remparts et la ville.

Vraisemblablement, les défenseurs ne possèdent pas d'artillerie moderne, sans doute des armes à feu portatives et quelques couleuvrines légères. Ils ne peuvent guère contrer les positions du Duc qui se sont placées à une distance suffisante pour bombarder la ville sans trop de risques. Apparemment, le but est de démoraliser la population car les remparts médiévaux ne protègent plus les cités. Notre premier article relatif au parcours du duc de Nemours montre une gradation dans la violence de ses conquêtes et certaines cités auvergnates assaillies préfèrent capituler car les exactions des mercenaires constituant la troupe sont bien connues. Un siège se termine bien souvent par « la picorée », vols, destructions, viols et exécutions, une façon de mieux se payer car la solde n'est pas suffisante si, de plus, elle arrive à temps...

Pas loin de deux-cents ans après la construction de la cité tout au long de la première moitié du quinzième siècle et sa prospérité, nous avons eu l'occasion de relever des témoins architecturaux dont des cheminées, caves, citernes, murs de pierre qui montrent des habitations confortables pour l'époque et occupées par une classe moyenne prospère. Nous ne parlons pas des hôtels particuliers qui surajoutent à ce tableau. Il n'y a plus eu de conflit depuis les derniers épisodes de la guerre de cent ans et les habitations ont pu être rehaussées derrière les remparts. Elles serviront donc de cibles et les boulets de fonte vont très vite saper le moral

de la population. Il devait bien y avoir six pièces d'artillerie qui ont fonctionné sans peu de répit. Il est vraisemblable aussi que vu leur position, ils aient visé les poternes des charreyrons donnant accès aux sources de Fonteline. Pour rappel, la cité d'Allègre hors Grazac ne possédait que des citernes. La période de paix de plus de cent cinquante ans a permis de réaménager les



murailles pour avoir accès aux sources grâce aux porteurs d'eau. Ce qui est logique en temps de paix, mais qui fragilise la protection des remparts.

Ci-dessus, une reconstitution de la cité avec sa poterne et une photo actuelle qui montre les fondations encore existantes des remparts auxquels il manque plusieurs mètres par rapport à l'époque du siège. Nous remarquons que le château n'est pas visé par les tirs et que Nemours se serait organisé en ce sens. Nous avons retrouvé des restes de cheminée du quinzième siècle dans une maison de cette partie des remparts-sud, les enlever aurait fait s'écrouler les pignons.

Il est possible qu'ils soient les restes témoins du siège car ils étaient en première ligne, précisions page 18.

Les portes de ces accès ne pouvaient résister aux boulets et ainsi une ou plusieurs brèches se sont ouvertes amenant les dirigeants de la Cité : le lieutenant général Pons Grellet , le capitaine du château ainsi que Jacqueline d'Aumont à finalement capituler. Pas de secours extérieurs possibles, concept évoqué dans la version de Felix et Emmanuel Grellet de la Deyte.

Comme il l'a fait à Saint-Paulien, Nemours installe une garnison de cavaliers dans la cité et évacue la population qui est obligée de quitter logis et biens. La logique de pillage est bien présente, c'est le tribut à payer, même le trésor de l'église Saint-Martin eut à souffrir (Saby opus cité). Il est question ici de tout ce qui représente une valeur marchande dont les pièces d'orfèvrerie font partie du butin. On pourrait ne pas comprendre que des troupes catholiques qui combattent...d'autres catholiques pillent des lieux de culte. Il faut savoir que les Ligueurs sont des ultras catholiques alliés avec l'Espagne qui combattent les « Politiques », c'est-à-dire les catholiques fidèles au roi et son projet de finir ces luttes stériles en se réconciliant avec les Protestants pour enfin stabiliser le royaume, pour vivre en tolérance. Par ailleurs, pour rappel, les motivations du Duc de Nemours sont des ambitions personnelles, il vise à se constituer un Etat.

Revenons à ces pauvres habitants d'Allègre expulsés de leurs habitations et qui soit vont errer dans les campagnes pour trouver de quoi se loger soit suivre Jacqueline d'Aumont qui va se rendre au château de Saint-Pal-en-Chalencon auprès de sa nièce, et vraisemblablement accompagnée d'une partie de la population.



Ci-contre, un tableau d'époque représentant des cavaliers en armure et typiques de ceux qui se sont retrouvés à Allègre et Saint-Paulien pour occuper momentanément les deux cités.

Henri IV est devenu roi de France et abjure le 23 juillet 1593 à Saint-Denis. Il conclut également une trêve avec le Duc de Mayenne, chef des Ligueurs. Second événement d'importance, le Duc de Nemours, pour les raisons que nous avons développées dans notre précédent article, est interné dans la forteresse de Pierre Scyse à Lyon. Le contexte est favorable pour que les Allegras décident de reconquérir leur cité, en ayant rallié vraisemblablement quelques forces. C'est ainsi que le 3 octobre 1593, au petit jour, ils font sauter une porte au moyen d'un pétard et en peu de temps, sans perte ni dommages réinvestissent la place et Jacqueline d'Aumont peut rentrer à nouveau

dans sa cité.



Ci-contre, extrait d'une gravure de Tortorel et Perrissin – Genève.

Les 40 Tableaux ou histoires diverses représentant ici des cavaliers, Bataille de Jarnac, vers 1570.



En annexe, un pétard de siège utilisé à l'époque pour faire sauter les portes, il provient de l'arsenal de la ville de Genève.

Il n'était point besoin de reconquérir la cité avec des canons vu le déclin de Nemours et ses troupes composées de mercenaires ayant compris qu'il n'était plus de leur intérêt de continuer à défendre une cause en train d'être perdue.

Les habitants retrouvent leurs logis, la dame son château et pour manifester leur reconnaissance devant ces bienfaits louent et rendent grâce à Dieu.

Les habitants vont retrouver leurs habitations pillées et saccagées. Nous avons parlé de l'église Saint-Martin, il en a été de même pour l'hôtel Dieu qui a été occupé par les assaillants et qui l'ont rendu en triste état. Ceci a été rendu par différents procès-verbaux de l'époque.



Nous en avons parlé page 16, deux jambages de cheminée du quinzième siècle ont été découverts au premier étage d'une habitation donnant directement derrière les remparts et face au tir des batteries. Masqués par deux conduits de cheminée qui se sont superposés aux époques ultérieures, il est possible qu'il s'agisse de vestiges

d'une habitation retrouvée détruite en partie par les habitants découvrant les dégâts provoqués par l'artillerie.

Les consuls de la ville et autorités religieuses décident de commémorer cet événement et d'en confirmer la mémoire pour la postérité. Cette issue inespérée et malgré les dégâts provoqués par l'occupant, la population et ses notables politiques et religieux ont considéré cette reconquête comme un bienfait dû à l'intervention divine et de la Vierge Marie. Ils ont considéré la Piéta de l'Oratoire comme miraculeuse.

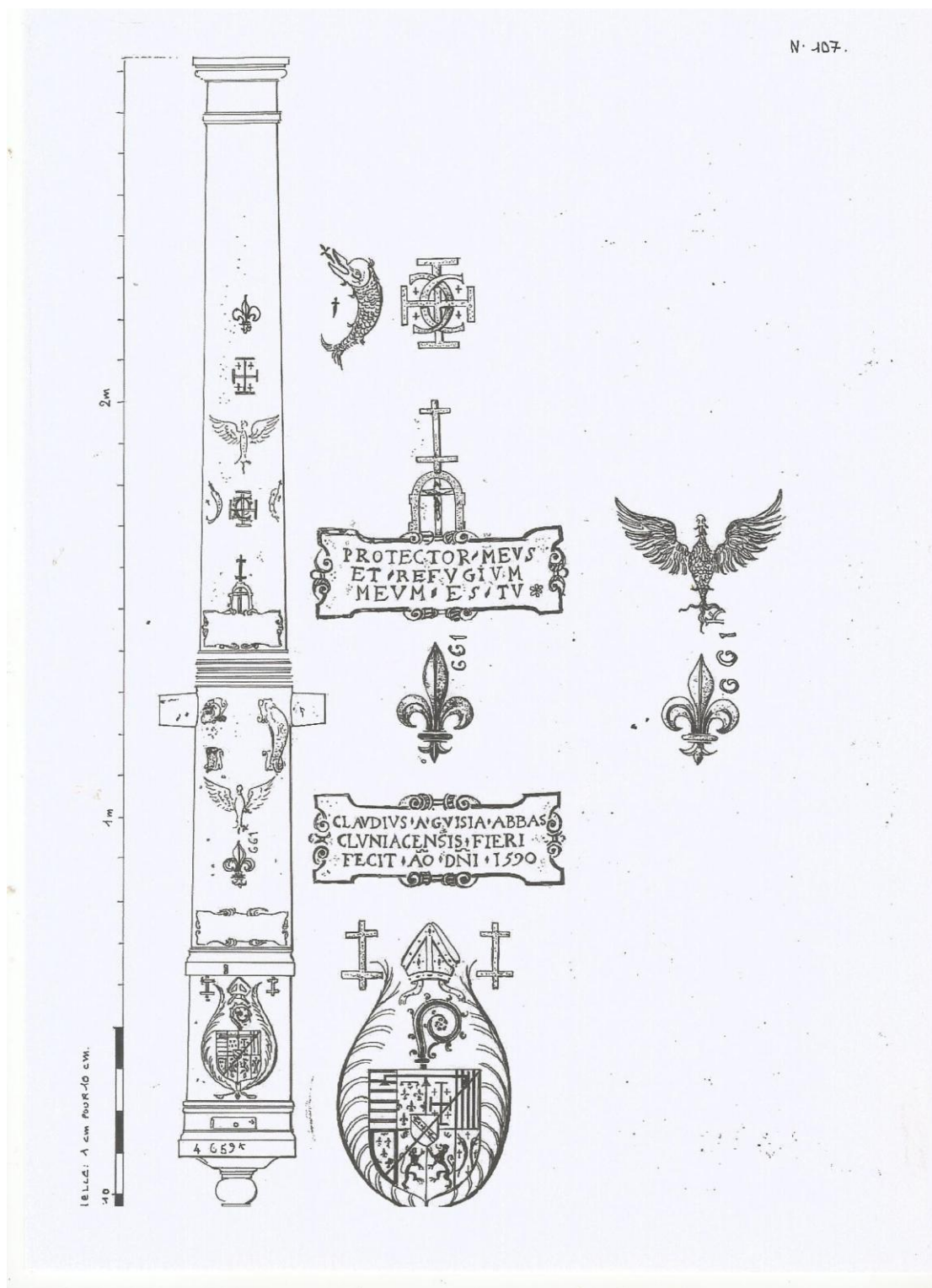
C'est ainsi que le 11 août 1599 les consuls décrètent une célébration perpétuelle qui aura lieu chaque année le 8 août avec une messe en l'honneur du Saint-Esprit en l'église Saint-Martin, et le 3 octobre une messe en l'honneur de la Vierge Marie.

Cet usage d'une procession chaque année, le 3 octobre entre l'église et la chapelle s'est perpétué à travers les siècles pour finir par être oubliée à l'époque contemporaine et remise à l'honneur en 2025 par la nouvelle confrérie des Pénitents.



André Louppe le 03 janvier 2026

ANNEXES : LE CANON DE CLUNY (décrit page 9)



Crédit dessin du canon de Guise : Musée de l'Armée – Claude BANAR

ARTILLERIE VERS 1640 Gravures de Stephano Della Bella 1610-1664



Modèles un peu plus tardifs, mais restant très proches de notre époque et de nos descriptions.



Rupture de pente du lieu-dit « pré du canon » qui aurait pu accueillir les batteries.



Vue de la cité au départ du pré du canon.



Vue du second site qui aurait pu être garni de batteries et vue de la cité au départ de celui-ci.